

Témoignages

Sun Axelsson, Leïla Sebbar, Marguerite Andersen, Nicole Brossard et
Micheline La France

Numéro 25, septembre–octobre–novembre 1986

Narcisse et Rimbaud : la tentation autobiographique

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/20590ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Axelsson, S., Sebbar, L., Andersen, M., Brossard, N. & La France, M. (1986).
Témoignages. *Nuit blanche*, (25), 60–61.

SUN AXELSSON

Ames débuts comme écrivain, il y a 26 ans, le roman autobiographique n'existait guère en Suède. Il arrivait que des personnalités et acteurs, qui n'avaient jamais rien écrit auparavant, écrivent leurs mémoires, sans ambition littéraire.

Quand j'étais petite, dans mon pays puritain, les enfants devaient apprendre que le mot *je* est laid, défendu et associé au narcissisme, à la coquetterie et à la vanité si haïe par le luthérianisme. Il fallait rayer *je* et lui substituer un modèle anonyme — un personnage qu'on pouvait manipuler et qui pourrait apprendre à obéir aux parents pour commencer, puis à la société.

Je crois que le genre autobiographique chez nous est devenu particulièrement important pour les femmes écrivains, qui se trouvent loin derrière les hommes pour ce qui est de la productivité et de la possibilité de se faire entendre. C'est comme si, en écrivant maintenant leurs expériences, elles reprenaient les centaines d'années de silence: leurs livres sont comme un acte de solidarité à l'égard d'une minorité intellectuelle et créatrice.

En Suède, on a toujours davantage exigé des femmes écrivains que des hommes en fait de qualité et on juge plus sévèrement leurs livres. Écrire une autobiographie est une façon de se frayer un passage à travers ces lois et ces conventions et de se doter de la liberté presque anarchique de l'expérimentation littéraire. ■

Sun Axelsson (*passim*)

La Suédoise Sun Axelsson est surtout connue dans son pays par ses romans et ses récits de voyage. Le seul titre traduit en français l'a été en 1979 aux éditions Saint-Germain-des-près et il s'agit d'un recueil de poèmes, *Au cœur du monde*.

LEILA SEBBAR

Une femme qui parle d'elle dans l'intimité, ses paroles ne doivent pas franchir la clôture domestique. Bavardage insignifiant, puéril, bavardage à la maison que les femmes entre elles s'autorisent. Il faut bien le leur permettre, tolérer qu'elles se parlent toujours de ces petits faits du jour et de la nuit, des bonheurs et des malaises du corps depuis la naissance jusqu'à la mort. De ce qui se passe dans une maison, les femmes savent parler, intarissables. Mais que le bavardage féminin passe les hauts murs et c'est le scandale.

À l'intérieur des grilles on peut tout se dire et les petites filles à qui on apprend la pudeur, on les laisse tout entendre, mais dedans et que le secret soit bien gardé.

La petite fille a lu tous les contes où aucune femme ne quitte la maison. Et elle, fugueuse, vole aux femmes le bavardage intime, clandestin, joyeux, pour le donner à entendre, à lire, pour l'inscrire, hérétique. Ces paroles ne s'écrivent pas et les femmes ne font pas l'his-

Sun Axelsson et Nicole Brossard



toire. Elles se racontent des histoires de maison, de corps, de vie et de mort, en confiance, de femme à femme, de mère à fille et l'histoire des femmes, on doit la recueillir sur les lèvres, pas dans les livres. Mais lorsqu'une femme s'avise de donner corps écrit à des paroles en l'air, millénaires, alors des hommes disent, écrivent, rageurs parce qu'ils y voient le danger de la vie vivante, quotidienne, tirée des humeurs, du sang, de la terre boueuse et collante, ces hommes-là disent, et avec eux certaines femmes passées dans le camp ennemi de la mutilation et de la mort, ils disent hommes et femmes que ces histoires sont du bavardage de femmes, mineur, sans importance, négligeable, au ras de la chair et de la terre, au ras de la vie, sans gloire, sans honneur ni médaille. ■

Leïla Sebbar

Extrait de «Certains disent qu'une femme qui écrit, c'est obscène. Ceux-là aiment la pornographie» (*passim*). Leïla Sebbar a notamment publié *Shérazade, 17 ans, brune, frisée, les yeux verts* (Stock, 1982), *Parle mon fils, parle à ta mère* (Stock, 1984) et *Lettres parisiennes* (en collaboration avec Nancy Huston, Barrault, 1986).

MARGUERITE ANDERSEN

Pour moi, l'autobiographie n'était pas une tentation mais une nécessité. C'est bien pour cela que j'ai dû, à un moment donné, choisir de faire de ma vie un texte littéraire. Je ne projetais pas, comme Montaigne, de dévoiler le monde en me dévoilant. Du moins pas le monde entier. J'avais, je pense, le désir de dire mon expérience de femme, parce qu'à mon avis la littérature ne comptait, ne compte pas assez d'*histoires de femmes*. J'ajouterais qu'au moment de commencer à écrire la mienne, j'avais déjà vécu une bonne partie de ma vie: l'enfance bourgeoise, la guerre en Europe, le mariage, les enfants, l'immigration, les études, la carrière universitaire et le féminisme renaissant des années 70. Mon cœur en était plein, il fallait que je le dise, non pas pour relater ce qui m'était arrivé, mais pour essayer de comprendre mon époque, moi-même, et moi-même en tant que femme.

Le processus lui-même a été plutôt pénible, douloureux, il a fallu que je me déguise, que je mette des masques pour pouvoir l'entamer; l'entame à cœur ouvert n'était pas possible. «Le cortège d'objets-fantômes», qui d'après Sartre entoure constamment notre conscience, était dans mon cas d'une telle densité que je ne croyais pas pouvoir en venir à bout toute seule.

L'autobiographie serait-elle le privilège de l'écrivain(e) dans la force de l'âge, qui n'aurait plus besoin de se soucier des bienséances? Il est intéressant de constater que Samuel Beckett, Marguerite Duras et Nathalie Sarraute sont venus à l'autobiographie à l'âge de

plus de 70 ans. Faut-il être âgé(e) pour pouvoir se permettre de succomber à la tentation? ■

Marguerite Andersen

Extrait de «L'Autobiographie: tentation ou nécessité?» (*passim*). Marguerite Andersen a publié *De mémoire de femme* (Quinze, 1983) et *L'autrement pareille* (Prise de parole, 1984).

NICOLE BROSSARD

J'avais quinze ans et je regardais la réalité empiéter sur les êtres comme une distorsion tragique de la beauté. La beauté était dans la réalité et la réalité était dans l'écriture, un jour.

La réalité n'est toujours que le possible accompli et c'est en quoi elle fascine comme un désastre ou une atteinte au désir qui voudrait que tout existe tel qu'en sa dimension. Je n'étais qu'une forme désirante dans le contour de l'aura qui entourait l'humanité. La réalité est un devenir espacé dans la mémoire. Il faut l'y surprendre comme une forme essentielle. ■

Nicole Brossard (*passim*)

Déjà auteure d'un *Journal intime* (Herbes rouges, 1984), Nicole Brossard a récemment publié *La lettre aérienne* (Remue-ménage, 1985).

MICHELINE LA FRANCE

Pendant que le masque du *je* croît et se multiplie, le *je* se tait. Anorexique. La poésie se tait quand elle bavarde à huis clos. La tragédie se tait quand elle ne reflète plus que le quotidien dans son extrême banalité. Le roman se tait quand il se met à la remorque des modes au lieu d'imposer ses propres valeurs. Le *je* de la littérature se noie dans le lac pollué où se mire Narcisse. ■

Micheline La France

Extrait de «Les pièges de l'autobiographie». Micheline La France est l'auteure de *Bleue*, roman paru en 1984 chez Libre Expression.